

avant dans l'idée-mère, dans l'idée éminemment utile d'où cette institution procède, elle se montrera à nos regards comme l'indispensable résultat d'une nécessité sociale, comme la fille du temps.

A cette époque, en effet, où l'immense mouvement imprimé de toutes parts à l'industrie, entraîne les esprits vers des spéculations nouvelles, appelle l'emploi des capitaux à des établissemens nombreux, les sciences, et toutes les études spéciales qui sont le véhicule de cette activité progressive du génie industriel, doivent être l'objet d'une culture plus absolue, plus immédiate. Il faut que les jeunes gens devant lesquels se présente ce but d'emploi de leurs facultés, consacrent à leur développement, plus de temps, plus d'efforts, et en un mot, que leur zèle soit fomenté en raison directe de l'émulation qui fermente autour d'eux, dans la société. Ils savent que, jaloux de s'associer à cette louable tendance des esprits, des établissemens rivaux s'efforcent de produire des sujets capables et qu'il y aura concurrence dans cette noble arène; ils savent dès-lors aussi que c'est pour leur en ouvrir l'entrée et pour leur en applanir les aspérités que l'école-moyenne a été placée dans notre athénée.

Vous le voyez, jeunes élèves, une large voie est ouverte à l'émulation de ceux d'entre vous qui s'appliquent exclusivement aux sciences exactes. Les quatre principales langues modernes, les mathématiques, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, la physique, la chimie, et d'autres branches d'études dont l'énumération serait trop longue, sollicitent votre zèle, et au bout de cette carrière préliminaire, l'application pratique des connaissances que vous aurez acquises, vous assure une honorable position parmi vos concitoyens. Jetez donc vos regards pleins d'assurance vers l'avenir et si, au milieu de vos études, vous vous sentiez disposés à vous rebuter, en regardant comme sèches et arides à côté des études plus séduisantes de la littérature, gardez-vous bien de vous laisser décourager.

Apoïon et le chœur des Muses n'ont pas relégué Uranie dans le lieu le plus aride et le plus désert du Parnasse. Son temple n'est point au milieu d'une terre semée de ronces et d'épines. Dans l'antiquité, les sciences étaient le plus beau fleuron de la couronne des plus grands hommes. Platon se livrait à l'étude des lois de la nature; c'est Platon qui fixa la vérité dans les rians bocages d'Hécadème, et y consacra aux Muses un temple qui renfermait les statues des Grâces et le frontispice portait cette défense imposante : que quiconque est étranger à la géométrie n'entre pas dans cette enceinte; dans ces âges reculés, les législateurs des peuples, tout en rendant la morale sensible en l'embellissant du voile de l'allégorie, enseignaient la rondeur de la terre et les premiers secrets de l'astronomie; d'impérissables monumens, le modèle et le désespoir de la postérité, signalent, dans l'Italie, dans la Grèce, en Egypte, la brillante imagination et les profondes connaissances d'une foule de grands génies dans les arts du calcul. Dans les temps modernes, ce développement universel des mêmes connaissances, leur application plus étendue, plus immédiate à tous les besoins sociaux, en font pour ainsi dire, la condition d'existence des peuples, en sont le lien le plus étroit, et leur empire se fonde sur une nécessité absolue de conservation et de prospérité pour le genre humain. De nos jours, le despotisme de la science est un joug que l'humanité subit; il faut marcher à sa suite; c'est la loi générale, et désormais cet ascendant suprême et irrésistible des lumières, sera immuable comme l'astre des jours, mais comme lui, il ne descendra pas sous l'horizon.

Ces paroles, messieurs, peuvent n'être que l'écho d'une vérité vulgairement sentie. Mais si l'instruction a dû devenir populaire sur un point du globe, certes cet inappréciable avantage était réservé aux compatriotes de Guillaume de Nassau, de ce prince qui, dans ses états et dans le grand-duché de Luxembourg particulièrement, vit, en peu d'années, ses sacrifices et ses soins paternels récompensés par des succès que l'ingratitude des factions révoltées n'a pu osé contester. Ce souverain, le plus libéral des souverains de cette époque, n'a-t-il pas proclamé par des faits patens, par des actes dont tous les yeux sont frappés, son amour pour la propagation des lumières, son ardent désir de régénérer partout l'esprit public en le faisant passer au creuset de la science, et d'améliorer la condition de son peuple en favorisant ouvertement toutes les industries utiles? Et, pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, si nous nous reportons aux jours désastreux de la fin de 1830, de quelle admiration, mais aussi de quels regrets ne sommes-nous pas pénétrés au souvenir de cette forte et féconde organisation donnée à l'éducation du premier âge! Quelle contrée, en Europe, était fondée à envisager l'avenir sous de plus consolans auspices! Et maintenant que la licence, empruntant un nom respectable, a violemment détrôné la règle, cette unique ancre de salut, combien le sentiment de tant d'avantages perdus ou du moins différés ne se fait-il pas jour à travers le cri des passions mourantes! Et ces regrets mêmes, manifestés par les ennemis de

l'ordre, ne sont-ils pas un hommage que la force de la vérité leur impose? Et qu'importe que cet hommage soit arraché à la conscience de nos adversaires; acceptons le, mais pour le déposer au pied du monument que l'histoire élèvera au génie d'un grand roi.

Ici, du moins, messieurs, la lave révolutionnaire n'a pas balayé le sol, et la semence des bienfaits du monarque n'a trompé aucune espérance. Elle a donné des fruits et, vous ne l'ignorez pas, la récolte n'a pas été sans profit même pour les provinces qui nous avoisinent. Ici, l'ordre réglementaire de l'enseignement, la discipline, l'attachement aux devoirs, l'accomplissement des conditions fondamentales de la prospérité des études, ont été l'égide protectrice de notre bien-être.

A vous en revient l'honneur, à vous, messieurs les professeurs qui, dans vos laborieuses fonctions, avez répondu par une exacte vigilance, par une assiduité exemplaire, par des efforts constans et multipliés, aux vœux et à l'attente de l'administration; à vous qui avez embrassé, avec le sentiment que l'amour de la patrie peut seul inspirer, la tâche pénible d'un service extraordinaire d'enseignement pour le soutien de cette école-moyenne que notre roi lui-même avait recommandée à vos sollicitudes. Les preuves manifestes de votre dévouement vous ont placés trop haut dans l'estime publique pour qu'il soit nécessaire de vous décerner le témoignage de la gratitude anticipée que méritera la continuation de tant de zèle. Vous savez trop bien que l'union entre tous les membres du corps enseignant, non moins que l'instruction dont vous êtes les dépositaires, sont les élémens qui cimentent cet édifice et qui répondent de sa durée.

Toutefois, au-dessus de l'honorable récompense que vous trouvez dans la gratitude de vos concitoyens, il en est une que vous ambitionnez plus ardemment peut-être; oui, il en est une qui dans l'intimité de vos sentimens, sans flatter moins votre juste orgueil, vous assure de plus douces jouissances, c'est l'attachement, c'est la reconnaissance des élèves qui, chaque jour, attentifs à votre voix, recueillent les sages préceptes et les doctes leçons qui en découlent. S'ils ont conscience de la dette que vos soins paternels leur imposent, (et comment ne l'auraient-ils pas?) dans cette conviction intérieure, dans ce mouvement d'un cœur bien placé, repose toute garantie pour leurs obligations présentes et pour leur bonheur futur. Devant la considération réfléchie de la gratitude de l'élève envers le professeur, le sentiment religieux s'éveille, la légèreté de l'âge se modère, les penchans vicieux se corrigent, l'amour de l'étude domine toute autre passion; le présent devient un temps de travail et n'est qu'une ère de perfectionnement pour mieux assurer de nobles jouissances au temps à venir. Heureux ceux d'entre vous, jeunes élèves, qui savent obéir franchement à cette impression d'ailleurs si naturelle! Ne leur semble-t-il pas que toutes leurs actions s'accomplissent sous le regard invisible d'un tuteur qu'ils se sont donnés eux-mêmes? Ne remplissent-ils pas avec une ardeur toujours nouvelle, leurs devoirs de tout genre? Ne se préparent-ils pas, d'une manière efficace, par des habitudes d'ordre et d'exactitude, à ces devoirs plus sévères que leur prescra bientôt la vie civile et politique? Façonnant, dès l'adolescence, leur âme à se dominer elle-même, ils seront hommes quand il faudra l'être, et ils sentiront de bonne heure le charme qui s'attache à la pratique des vertus.

En rentrant, pour quelques jours, dans vos familles, jeunes élèves, portez-y le sentiment de l'intérêt dont vous avez été environnés dans cet établissement. Faites voir aux auteurs de vos jours, par la sagesse de votre conduite, par votre politesse et votre fidélité aux principes moraux et religieux qui vous ont été inculqués, que vous êtes sortis de cet athénée. C'est ainsi que vous honorerez dignement le ministère des hommes qui se dévouent à votre éducation, et que vous témoignerez votre respect et votre reconnaissance au monarque dont la sagesse vivifie au milieu de nous, tous les germes du bien-être social et de la prospérité publique.

ÉTAT-CIVIL.

Naissances : Le 16 mars, Henri Beffort, et Anne-Louise Becker; le 17, Anne Osburg, et Adolphe Menager; le 18, Nicolas Igel, et Jeannette Hetto; le 20, Jean-Pierre Hoffmann; le 21, Jean Fridrig; le 22, Jean Guiringer, et Georges Geisler; le 23, Marie Drees, et Jean-Michel Maisonet.

Mariages : Néant.

Décès : Le 18 mars, Henri Hansen, boulanger, âgé de 71 ans, et Marie Nicolas, âgée de 18 ans, célibataire; le 19, Ignace-Joseph Combé, perruquier, âgé de 50 ans; Mathias-Albert Niers, âgé d'un an et deux mois; Léon Terquem, âgé de 14 jours; Jacques Winckler, âgé de 10 mois; Jean Disteldorff, âgé de 4 ans; Nicolas Scheuer, âgé de 7 mois; Antoinette Baumeister, âgée d'un an, et Nicolas Flies, âgé de 2 ans et 3 mois; le 20, Guillaume Pellerling, maçon, âgé de 45 ans, et Marguerite Ferron, âgée de 5 mois; le 21, Marie-Amélie Bloess, âgée de 11 jours; le 22, Henri-Rodolphe Baasen, âgé de 8 mois, et Catherine Kowalsky, âgée de 7 mois; le 23, Jean Meyer, âgé de 12 ans, et Marguerite Breyer, veuve François Bésé, âgée de 79 ans.